

La rencontre de « l'étranger » : défis au quotidien et le rapport avec l'incertitude ...en dix leçons

Nenad Stojanovic

Signor presidente e signora direttrice della Segretaria della Commissione federale della migrazione, signor direttore dell'Ufficio federale delle migrazioni, gentili signore e egregi signori.

È con grande piacere che ho accettato l'invito di esprimermi quest'oggi davanti a voi sul tema « L'incontro con lo straniero : sfide quotidiane e il rapporto con l'insicurezza », (La rencontre de « l'étranger » : défis au quotidien et le rapport avec l'incertitude).

Comment affronter le thème qui m'a été confié pour cette journée annuelle de la CFM ? Lorsque je me suis posé cette question, j'ai tout de suite réalisé que le risque était grand de dire des banalités. Vous êtes tous déjà bien sensibilisés à la problématique de la migration et vous n'avez certainement pas besoin de leçons... J'ai pensé donc de vous proposer un parcours un peu particulier et, j'en suis désolé, ce sera quand même un parcours fait de leçons, un parcours en dix leçons. Parcours un peu personnel aussi, peut-être même trop personnel : j'espère que vous aurez l'amabilité de me pardonner cette liberté.

En effet, pour aborder le thème de mon discours, j'ai voulu me plonger dans un exercice de mémoire. Je me suis posé la question suivante : quand est-ce que j'ai pensé la première fois qu'il existe des « étrangers », des gens en dehors de ma sphère familiale ? Quelle était ma réaction ? Est-ce que j'avais peur ?

Dans la ville où je suis né, il y a 36 ans, nous habitons une maison construite au début des années 1960 par mes grands-parents. Nous avons un grand jardin, avec beaucoup d'arbres fruitiers (cerises, prunes, pommes...). Nos voisins avaient aussi des jardins. Bien que plus petits que le nôtre, leurs jardins et leurs maisons étaient pour moi source d'attraction et de mystère. On le sait bien : le jardin des voisins est toujours plus vert. À un moment donné, j'avais probablement quatre ou cinq ans, j'ai appris, je ne me souviens plus par qui, que la maison à côté de la nôtre était habitée par des « musulmans ». Les musulmans, donc, étaient différents de « nous » ; les musulmans étaient mes premiers « étrangers ».

Leçon n° 1. Avoir la conscience qu'il existe des « nous » et « eux » n'est pas un fait naturel. Si personne ne m'avait dit que nos voisins étaient des « musulmans » – en laissant entendre que « nous » ne l'étions pas – je n'aurais pas pu construire la catégorie « musulman = étranger » dans ma tête.

En quoi mes voisins « musulmans » étaient différents par rapport à « nous » ? Ça, personne ne me l'avait dit. Dès lors, pour moi, encore enfant, il n'y avait qu'une seule explication possible : les musulmans étaient des gens qui étaient plus aisés que nous. En effet, j'avais l'impression que nos voisins avaient une maison plus belle que la nôtre, avec des meubles plus jolis ; une maison plus ordonnée, avec des odeurs fort parfumées provenant de la cuisine. Quelque temps plus tard, j'ai visité avec mes parents un grand-oncle et sa femme. C'était un couple « mixte », dans le sens que la femme était de religion catholique tandis que son mari, bien que non-croyant, était de confession chrétienne-orthodoxe. Mais vu qu'ils avaient un « bel » appartement et donc qu'ils étaient aisés à mes yeux, j'ai demandé à ma mère si c'était aussi une maison de musulmans.

Leçon n° 2. Si personne ne nous explique pour quelle raison, exactement, les « autres » sont différents par rapport à « nous », nous inventons une différence quelconque pour justifier notre appartenance à des groupes distincts.

Notre maison était située sur une colline, avec une belle vue sur la ville. Elle était au carrefour de deux quartiers différents. On pouvait accéder au jardin de notre maison par deux entrées différentes reliées par de longs escaliers : l'entrée d'en haut et l'entrée d'en bas. Autrement dit, notre jardin reliait deux rues et deux quartiers de la ville. Peu à peu, les gens avaient découvert que notre jardin était un raccourci idéal, le traverser permettait de gagner jusqu'à 10 minutes à pied pour se rendre d'un quartier à l'autre. Dès lors, chaque matin, et chaque soir, plusieurs dizaines de personnes traversaient notre jardin. Probablement ne se rendaient-ils même pas compte qu'ils traversaient une propriété privée, beaucoup parmi eux pensaient que ce passage était autorisé. Du coup, ils ne faisaient pas trop attention pour ouvrir et fermer les portes du jardin, et on entendait souvent les portes claquer derrière eux. Ce trafic de personnes, donc, était cause de bruit et de petites nuisances pour nous, les habitants de la maison. La solution à ce problème aurait été très simple : fermer à clé les portes d'entrée et de sortie du jardin. Mais mon grand-père ne voulait pas en entendre parler. Il disait que cela aurait compliqué la vie des gens et que cela était contre sa philosophie de vie.

Leçon n° 3. Si l'on ferme les portes, on n'aura pas d'étrangers qui traversent notre jardin et dérangent notre tranquillité. S'il n'y a pas d'étrangers, il n'y aura pas de nuisances liées à leur passage. Mais, quelquefois, laisser les portes ouvertes signifie rendre service à quelqu'un, faciliter sa vie. Et, parfois – voici la leçon – cela peut même nous rendre heureux.

Cela dit, il est clair qu'ouvrir les portes aux « étrangers » comporte toujours des risques. Une fois, un ami de mon grand-père, venu de la campagne pour une visite de deux jours, avait laissé ses chaussures devant la porte d'entrée de la maison, ce qui faisait partie des coutumes locales. Le lendemain, à son réveil, ses chaussures n'étaient plus là. Une autre fois, mes skis – que j'avais laissés dans le jardin, près de la maison – avaient disparu. Je garde un souvenir précis du mois et de l'année lorsque cet épisode est survenu. C'était en février 1984, pendant les jeux olympiques d'hiver. J'avais 8 ans et une voisine m'avait amené à regarder les compétitions de patinage artistique. Ma déception était grande, lorsque, à mon retour, mes skis n'étaient plus là. Une amie de la famille m'a dit : « C'étaient des Tsiganes qui les ont volés, tes skis, il n'y a aucun doute. ». Voilà, les Roms, ou les Tsiganes, comme on les appelait, étaient nos boucs émissaires. Peu importe si, quelques jours plus tard, nous avons découvert que le voleur n'était pas un Rom. Je ne me souviens plus si, par hasard, il était musulman.

Leçon n° 4. L'être humain, semble-t-il, a toujours besoin de boucs émissaires. Très souvent, il s'en sert pour justifier ses propres erreurs ou ses défaillances. (Après tout, c'était une erreur de ma part de laisser mes skis dehors.) Si un homme participe à un concours pour obtenir un job, et à la fin l'employeur opte pour une femme, cet homme dira: « Si j'avais été une femme, j'aurais eu le job ». Les femmes sont les boucs émissaires des hommes. Il ne lui vient pas à l'esprit, à cet homme, que peut-être la femme a eu le job parce qu'elle était tout simplement mieux qualifiée que lui. De même, en Suisse, avec les groupes linguistiques. Si un Alémanique participe à un concours pour un poste à l'Administration fédérale, et si c'est un Tessinois qui l'obtient finalement, vous pouvez faire le pari que cet Alémanique va se dire : « voilà, à cause d'un Quoten-Tessiner je n'ai pas eu le job ». Les Tessinois, donc, sont les boucs émissaires des Alémaniques frustrés, tandis que, dans beaucoup de pays de l'Europe centrale et orientale, mais de plus en plus aussi en Europe occidentale, les Roms sont les boucs émissaires préférés.

Sur une petite colline proche, à 15 minutes de ma maison, il y avait une colonie des Roms. Peu à peu, j'ai appris que c'étaient eux, et non pas les « musulmans », les véritables « étrangers » dans ma ville. Ils parlaient notre langue avec un fort accent et utilisaient un idiome à moi étranger lorsqu'ils conversaient entre eux. Leurs habits n'étaient pas comme les nôtres et leurs enfants marchaient parfois pieds nus. Si l'un de « nos » enfants était coquin et ne voulait pas écouter ses parents, on lui disait : « Si tu n'es pas obéissant, les Tsiganes vont venir et t'emmenner avec eux ». Être kidnappé par des Roms : c'était le pire des cauchemars des enfants de ma génération.

Quelques années plus tard, lors de la guerre en Bosnie de 1992 à 1995, ceux qui l'ont vécue racontent que tout d'un coup les Roms avaient mystérieusement disparu de la

ville, pour n'apparaître qu'à la fin du conflit, comme si de rien n'était. En effet, tout d'un coup, ce n'étaient plus eux, les « étrangers ». Ils sont restés neutres, en dehors de cette guerre absurde fratricide, dans laquelle les soi-disant « Bosniaques musulmans », « Serbes » et « Croates » sont redevenus étrangers – les uns vis-à-vis des autres, et vice versa. Et pourtant il s'agissait de gens qui parlaient la même langue et partageaient la même mentalité, qui se rendaient visite à la maison pour boire le café turc ou la *rakija* dalmate, dont les enfants jouaient ensemble.

Leçon n° 5. Les différences objectives sont souvent moins importantes que les différences subjectives. Les différences que nous nous construisons dans nos têtes sont bien plus puissantes, ce sont les seules différences qui comptent. Parfois, comme en Bosnie il y a 20 ans, ces différences artificielles peuvent même devenir meurtrières.

Deux ans après la guerre, en 1997, je suis revenu pour la première fois dans ma ville natale, à Sarajevo, avec mon grand-père. Lors de ce séjour, mon grand-père a vendu notre maison à l'un de nos voisins, un homme d'affaires. Aujourd'hui, notre maison n'existe plus, elle a été détruite et un nouvel édifice se trouve à sa place, plus grand et peut-être même plus beau. Lors de mon dernier passage à Sarajevo, il y a une semaine, j'ai appris que cet édifice est aujourd'hui le siège de l'Ambassade de l'Arabie Saoudite. Or, le fait qu'un proche d'un cheikh arabe habite là où il a avait ma maison est une chose qui me laisse indifférent. Mais la constatation que la maison dans laquelle vous avez grandi n'existe plus est l'une des expériences les plus douloureuses de la vie. Retourner dans la ville où vous êtes né, et être obligé de dormir dans des hôtels, est quelque chose qui vous rend totalement étrangers dans votre supposée « patrie », bien que vous connaissez chaque coin de la ville, chaque pierre, chaque arbre, chaque magasin, bien que vous savez avec précision où l'on mange la meilleure pita et les meilleurs *ćevapčići*.

Leçon n° 6. Il est erroné de penser qu'« être » étranger est simplement un concept légal. Souvent, c'est un état d'esprit, un sentiment. Parfois, ce sont les autres qui te font sentir « étranger ». Mais quelquefois c'est toi-même qui te sens étranger, même si les gens qui t'entourent pensent que tu es quelqu'un comme eux.

En Suisse, aujourd'hui, mon domicile se trouve dans l'un des villages les plus pittoresques du Tessin et de la Suisse: à Gandria, près de Lugano. De nouveau ma famille a une petite maison avec un joli jardin et une vue sur le lac *mozzafiato*, c'est-à-dire une vue à couper le souffle. De l'autre côté du lac, en haut, on aperçoit les premières maisons de Lanzo d'Intelvi, en Italie. Mais notre tranquillité est perturbée par quelques 10'000 voitures qui, chaque jour, passent sur la route située à 5 m derrière la maison. La plupart de ces voitures sont conduites par des frontaliers qui habitent la région de Porlezza, en Italie, où termine, où commence, la branche est du lac de Lugano, et qui travaillent dans

la partie sud du Tessin. Ce sont eux, les frontaliers, les principaux étrangers du Tessin. Ce sont eux, nos boucs émissaires préférés. Trop du trafic sur les routes ? C'est la faute aux frontaliers. Trop de pollution ? C'est la faute aux frontaliers. Les jeunes Tessinois n'ont pas de travail ? C'est la faute aux frontaliers.

Leçon n° 7. Tout est de la faute des frontaliers. Au Tessin, pour le moins.

À un niveau plus général, la faute est bien évidemment à la libre circulation des personnes et aux accords bilatéraux, à l'abolition des frontières. Cela augmente le sentiment d'insécurité, et donc la peur chez les locaux. La réalité est une autre. Aujourd'hui, il y a environ 55'000 frontaliers au Tessin. En 1990, donc 12 ans *avant* la libre circulation des personnes, il y en avait 40'000. Entre-temps, cependant, la population résidente du Tessin a augmenté de 285'000 (1991) à 337'000 (2011) personnes. Aujourd'hui, donc, 52'000 personnes de plus qu'il y a 20 ans habitent le Tessin. Et ces personnes ont besoin d'avoir des soins lorsqu'ils vont à l'hôpital ou dans des maisons de retraite. Ils ont besoin de magasins pour acheter leur nourriture, de vêtements, de meubles... Ils ont besoin de restaurants, cafés, théâtres, cinémas, pour sortir le soir. Ils ont besoin des transports publics pour se déplacer, ou alors des bonnes routes et des bons garagistes s'ils utilisent la voiture. Dès lors, ils ont besoin des gens qui le rendent tous ces services, et parfois il s'agit de frontaliers. Mais cette simple mise en contexte est ce qui manque aux journalistes et aux politiciens qui parlent seulement du fait que le nombre de frontaliers a augmenté, au Tessin ou ailleurs en Suisse. D'autres informations utiles sont aussi ignorées. Par exemple, le système de santé tessinois ne pourrait pas fonctionner sans les étrangers et les frontaliers. Dans les hôpitaux, la plupart des infirmières viennent de l'Italie. Or, combien coûte la formation d'une infirmière ou d'un médecin ? Certaines sources parlent d'environ 300'000 frs pour l'infirmière, et d'environ 1 million pour un médecin. En d'autres termes, si l'on se place une fois dans la *peau des autres*, par exemple dans la peau des autorités italiennes qui ont financé les écoles universitaires et la formation du personnel sanitaire, on pourrait dire que le Tessin fait des économies énormes sur le dos des régions italiennes voisines au-delà de la frontière.

Leçon n° 8. Il faut toujours mettre les choses dans leur contexte. Dire cela ne signifie pas vouloir relativiser les choses. Il s'agit tout simplement d'une approche indispensable si l'on veut essayer de comprendre l'ensemble de la problématique et non seulement l'une ou l'autre facette privilégiée par les médias mainstream ou par les partis politiques. Cela est la meilleure approche pour donner une réponse constructive au sentiment d'insécurité et aux peurs des citoyennes et des citoyens.

Dire cela, ne signifie pas nier que l'ouverture des frontières crée des problèmes. Pensons seulement à la question de l'environnement. Bien évidemment, plus de frontaliers signifie plus de trafic. Il est clair que chacun de nous aimerait voir moins de voitures circuler dans la proximité de nos maisons, moins de bruit, moins de pollution... Je suis aussi fâché lorsque je vois que les voitures des frontaliers qui circulent près de ma maison sont occupées en général par une seule personne. Mais la réponse à ce problème n'est pas, et ne peut pas être, la fermeture des frontières. La réponse à ce problème spécifique est de chercher à optimiser les transports, en encourageant le car-sharing, en promouvant l'usage des transports publics, etc.

Leçon n° 9. Il est faut de qualifier de « xénophobe » ou de « raciste » chaque critique qui concerne les comportements des frontaliers ou, plus en général, des étrangers.

Les préoccupations écologiques concernant l'avenir de notre planète et le bien-être des générations futures sont très importantes et elles dépassent la dichotomie suisse/étranger. On doit pouvoir critiquer un comportement, indépendamment des personnes qui l'adoptent. Cela ne veut pas dire épouser les arguments de l'initiative écopop, par exemple, mais, bien au contraire, comprendre que la problématique de l'environnement dépasse les frontières et doit être gérée au niveau global et planétaire. Il est juste de protéger le territoire dans lequel nous vivons, d'avoir à cœur son avenir et son développement durable.

Leçon n° 10. Il faut cultiver son jardin. Mais sans fermer les portes, en permettant aux gens de passage, aux étrangers, de traverser notre jardin, voire de l'admirer s'il est joli et soigné. Et, pourquoi pas, de s'y arrêter et de nous aider à le cultiver, ensemble.

N'ayez pas peur. C'était ma dernière leçon. Je vous remercie de votre attention.